



Le gone du Chaâba

de Christophe Ruggia

Fiche technique

France - 1996 - 1h36

Couleur

Réalisation et scénario :

Christophe Ruggia d'après

le roman de Azouz Begag

Musique :

Safi Boutella

Interprètes :

Bouzid Negnoug

(Omar)

Nabil Ghalem

(Hacène)

Mohamed Fellag

(Bouzid)

Amina Medjoubi

Lounes Tazairt



Bouzid Negnoug (Omar) et Mohamed Fellag (Bouzid)

Résumé

Omar a neuf ans. Il habite le chaâba de son père, un petit bidonville perdu au cœur des années soixante. Le chaâba, c'est vingt et une familles, immigrées du petit village d'El Ouricia, en Algérie, qui ont fui la pauvreté ou la guerre...

Les plus petits de leurs enfants, nés dans cet enchevêtrement de planches et de tôles ondulées - ce titre succédané du village natal de leurs parents - vont devenir la première génération issue de l'immigration algérienne en France.

Au travers de différents destins qui, chacun à sa manière, retracent l'itinéraire complexe de cette immigration, cette histoire s'attache au parcours d'Omar, déchiré entre ce petit morceau d'Algérie et la France...

Critique

C'est une histoire belle et forte. Une histoire de lutte et d'espoir. D'autant plus forte et belle qu'elle est vraie, puisque c'est celle d'Azouz Begag : né en 1957 à Villeurbanne de parents algériens, il est devenu chercheur au CNRS et écrivain, et il raconte dans son roman *Le Gone du Chaâba* une partie de son enfance dans un bidonville peuplé par une communauté de vingt et une familles, toutes venues du village d'El Ouricia en Algérie, avec l'espoir d'échapper à la pauvreté ou à la guerre... Le Chaâba, c'est le bidonville dans la langue de ses habitants. Le gone, c'est le gamin, le même dans l'argot lyonnais. Le gone du Chaâba, c'est Omar...

En 1966, Omar a neuf ans, il grandit à la

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

dure parmi la centaine d'enfants du Chaâba, dont les plus petits, nés dans cet enchevêtrement de planches et de tôles ondulées, vont devenir la première génération issue de l'immigration algérienne en France.

Omar cherche sa place, entre ce petit morceau d'Algérie et la France qui s'ouvre (ou se ferme) au delà des chemins boueux du bidonville. La France... ce pays où il est né et qui lui demande, pour y être simplement toléré, de s'éloigner toujours plus de ses racines.

Mais Omar ne veut pas seulement être toléré, Omar veut plus. Il veut être accepté ! Alors il profite de tout ce que l'école française peut lui apporter... et il apprend. Il est curieux de tout, il aime apprendre, comprendre et, plus que tout, il aime les mots.

Hacène, son cousin, a le même âge et se trouve dans la même classe que lui. Ils sont aussi fragiles et sensibles l'un que l'autre... et tout aussi solitaires. Et c'est cette solitude qui va les réunir et en faire des amis. C'est aussi l'histoire de cette amitié que raconte le film. Cette amitié qui va grandir et les préserver un temps... Un temps seulement... Car plus Omar évolue avec bonheur vers la connaissance de la culture française, plus Hacène s'en éloigne. Question de dons et de tempérament sans doute, mais aussi question d'entourage familial : autant le père d'Omar le pousse et l'encourage à apprendre, autant celui de Hacène se fiche comme d'une guigne de la vie scolaire de son gamin, trop occupé à trouver des combines pour survivre un peu mieux...

Un jour Hacène annonce son départ vers les, «grands immeubles»... et c'est ce jour là que l'écriture s'imposera à Omar comme une évidence, celle qui n'attendait qu'un souffle pour apparaître... l'écriture qui va le sauver...

Parce que, déraciné à jamais, devenu citoyen de nulle part, le seul endroit où il se sentira chez lui... ce sera à l'intérieur de lui-même.

La Gazette Utopia n°175 et 179

Le Gone du Chaâba est un livre où, en 1986, Azouz Begag raconte son enfance, dans un bidonville de la banlieue lyonnaise. Né en 1957, il est chercheur au CNRS et a publié plusieurs livres ; ses collègues sociologues pourraient sans doute le considérer comme un bon exemple d'«intégration». Je n'ai pas lu son livre, je m'en tiendrai aux choix, aux images du film, qui évoquent pour moi aussi des souvenirs.

L'adaptation et la mise en scène privilégient le côté «souvenirs d'enfance», mettent au second plan le «document reconstitué». Malgré le titre (le « gone » évoque Lyon), le bidonville du film est situé en banlieue parisienne (les 75 sur les voitures, voitures qui servent, indirectement, à dater ; ce n'est qu'à la fin, quand la famille quitte le bidonville largement déserté, que le commentaire dit : c'était en 1966, trois ans après, que nous quittâmes le bidonville...).

Le film se passe donc en 1962-1963, à un moment où, pour ces familles, la guerre vient de finir. De la guerre elle-même, on ne parle pas, ni de la présence éventuelle d'un encadrement du FLN. Et ça ne me paraît nullement choquant : les souvenirs d'un enfant qui a vécu cela à cette époque sélectionnent tout à fait normalement des éléments comme la classe, les rapports avec le maître, le père, la mère, les copains, la circoncision. J'ai été impressionné par la fidélité et le soin de la reconstitution matérielle (au début des années soixante, j'ai fréquenté le bidonville de Nanterre). J'ai pensé, en voyant ce film, à **L'Enfant noir** que Laurent Chevallier avait tiré du classique de Camara Laye : là aussi, le regard de l'enfant (ou mieux, ce qu'il est devenu, élaboré, filtré par le souvenir) est l'élément essentiel. Film historique : oui, d'abord de l'histoire d'un individu. Et par contre-coup, témoin aussi, quand même, d'une époque.

Le réalisateur, né en 1965, et que rien dans sa biographie ne prédisposait à choisir un tel sujet, s'est astreint à un rôle de scrupuleux documentariste, à

partir des choix que j'ai indiqués. La direction d'acteurs (surtout les enfants maghrébins, même si l'on salue une excellente et inattendue composition de François Morel en instit) est l'essentiel de son travail ; il manque peut-être ces quelques éclairs dont Chevallier avait orné son **Enfant noir**. Reste un film émouvant et attachant.

Paul-Louis Thirard
Positif n°443 - Janvier 1998

Depuis ses débuts, Christophe Ruggia traque l'enfance en difficulté. Façon de régler des comptes avec la sienne : un enfant déraciné, ballotté de pays en pays, à la traîne d'un père qui avait la bougeotte. Maroc, Canada, Angleterre, Allemagne, Australie : à 7 ans, il a déjà parcouru une bonne partie du globe. A 8, il se retrouve orphelin, soudain coincé, avec sa mère et sa sœur, dans un Sud-Ouest où il ne trouve pas ses marques. Vingt et quelques années plus tard, au cinéma, il filme les petits durs : «*Ces gosses de banlieue qui à 5 ans parlent déjà comme des grands, qui savent ce que veulent dire les mots chômage, racisme, violence et drogue, mais ignorent tout des jeux de leur âge.*»

Dans **L'Enfance égarée**, un moyen métrage de vingt-six minutes, il mettait en scène deux enfants battus. Dans **Le gone du Chaâba** son premier long, ils sont une vingtaine de gosses entre 5 et 14 ans, recrutés au hasard des castings, dans la banlieue de Lyon et à Montreuil, la plupart en situation d'échec scolaire. «*Impossible de rendre l'histoire d'Azouz Begag crédible sans la violence de mômes qui ont eux-mêmes une vie difficile* dit Christophe Ruggia. *Avant le tournage l'«adulte» signifiait pour eux l'«ennemi» « celui qui ment», et l'avenir, un no man's land absolu. Depuis, j'espère qu'ils ont repris un peu confiance.*»

Dès le départ, Christophe Ruggia ne leur a pourtant guère laissé d'illusions. «*Je leur répétais que ce n'était qu'une expérience, qu'ils ne devaient surtout pas*

penser à devenir comédiens.»

Pendant plus d'un mois, avec sa sœur Véronique, il les a fait travailler. Répétitions, improvisations, exercices de concentration. *«Ils étaient habitués à s'exprimer en «zappant». Ils ont appris à parler plus clairement.»* Le tournage achevé, certains ont accompli des progrès spectaculaires. Ils étaient comme pacifiés. *«Il fallait voir leur tête à l'avant-première organisée à Lyon pour comprendre à quel point ces gosses qu'on a toujours déconsidérés étaient fiers de ce qu'ils avaient fait. D'autres ont retrouvé leur vie et les copains avec lesquels ils traînaient. A ceux-là j'ai envie de dire : "Surtout, arrêtez de vous faire du cinéma..."»*

Christophe Ruggia ne croit pas aux miracles. *«On peut accompagner des enfants ; les «révéler». On ne peut pas les changer complètement. A 10 ans, Bouzid, le personnage principal du film, est considéré chez lui comme un petit roi. Il ressemble à Azouz Begag : aussi travailleur, aussi orgueilleux. Il adorait que je lui demande de rejouer une scène après avoir déjà dit «bravo» à la précédente. Il sentait qu'il se dépassait... A l'inverse, Nabil, qui joue son cousin, me faisait payer chaque effort supplémentaire par une crise de bouderie.»*

Et puis, il y a les deux «chouchous» : Kenza, la bonne élève, qui rêve de devenir médecin, un peu timide, mais qui n'hésite plus aujourd'hui à décrocher son téléphone *«juste pour dire bonjour»*. Et surtout Galamela. Sur le tournage, il a beau avoir exaspéré l'équipe par ses «conneries», c'est lui dont le réalisateur est aujourd'hui le plus fier. En moins de six mois, l'ex-rouleur de mécaniques qui séchait l'école s'est complètement transformé : 20 kilos de moins, 10 centimètres en plus, et un sourire désormais presque à toute épreuve. Pour lui, l'expérience a été déterminante. *«Galamela a beaucoup d'atouts pour s'imposer comme comédien»,* dit Christophe Ruggia.

En attendant, à 15 ans, Galamela doit

encore se plier à la discipline scolaire. *«Je suis en troisième, section enfants spécialisés. Mais moi, je préfère dire enfants sauvages»,* dit-il. Il y a un mois, la chance lui a souri de nouveau : une réalisatrice, Marie Vermillard, a fait appel à lui pour un petit rôle. *«Mais je n'avais pas assez travaillé. Je ne me suis pas trouvé très bon !»,* commente-t-il. Dans ces cas-là, Galamela téléphone à Christophe Ruggia, promu conseiller. *«Il m'a promis de m'aider et je sais qu'il le fera. Il me remonte le moral...»*

Marie-Elisabeth Rouchy
Télérama n°2505 - 14 Janvier 1998

Lyon, au début des années 60. Des gamins vivent dans un bidonville, fouillent la décharge publique proche pour y trouver leurs jouets, et vont à l'école avec des godillots éternellement boueux. Il sont les fils et filles d'immigrés algériens de fraîche date. Parmi ces gosses, le petit Omar, 9 ans, se distingue. Poussé par son père, qui est illettré, il adore lire. A l'école, il brille. Au risque de se mettre à dos les autres gosses du bidonville, qui l'accusent de trahir ses racines, de ne pas être «un vrai Arabe».

Omar, c'est Azouz Begag, aujourd'hui chercheur au CNRS et écrivain. Il a écrit *Le Gone du Chaâba* (c'est-à-dire : le gosse du bidonville) il y a dix ans. De ce récit autobiographique, Christophe Ruggia a tiré un film un peu trop édifiant : au regard angélique du jeune acteur principal, Bouzid Negnoug, il ajoute une photographie qui aseptise la misère et un ton qui frôle plus d'une fois la sensiblerie. Il n'empêche, cette chronique qui fourmille de scènes et d'anecdotes vécues, de détails douloureux ou joyeux qui ne s'inventent pas, a la valeur d'un témoignage authentique et chaleureux. A travers les images de Christophe Ruggia, c'est l'histoire vraie d'Azouz Begag qui émeut.

Louis Guichard
Télérama n°2505 - 14 Janvier 1998

Le réalisateur

Né en 1965 à Reuil-Malmaison. Diplômé du Conservatoire Libre du Cinéma Français, il crée en 1988 la société Cristal Inn Production.

En 1993, il est lauréat de la fondation Marcel Bleustein-Blanchet pour la vocation (cinéma).

Fiche AFCAE

Filmographie

Court métrage	
Sové l'anmou	1990
L'enfance égarée	1993
Long métrage	
Le gone du Chaâba	1996

Documents disponibles au France

Télérama n°2439 - 9 Octobre 1996